

## TENDANCE DE TOLERANCE RELIGIEUSE DANS LA CULTURE TURQUE

Prof. Dr. Ünver GÜNAY\*

Définie par le refus de supporter à autrui, qui pense, croit ou agit d'une manière différente de nous, l'attitude absolutiste et intolérante surtout en matière de religion, est souvent considérée comme première et originelle chez l'homme; si bien que, certains ont pensé que l'expression même de tolérance religieuse devait être contradictoire (1). Cette assertion se base sur la conviction que, les religions, dites tribales ou nationales, qui dominent généralement aux premiers âges de l'humanité, étant fondées sur la prétention d'un absolutisme intensif, qui établit une relation extrêmement exclusiviste entre la communauté religieuse et sa divinité, ou encore les religions de type universel, exposant un absolutisme intensif et extensif à la fois, elles ont de tout temps manifesté une attitude intolérante. Ainsi, associés à d'autres facteurs, ce sont surtout les fanatismes religieux délirants, les inquisitions, les guerres de religions, etc, qui ont enraciné de siècle en siècle l'esprit intolérant aux différentes cultures et à l'humanité presque toute entière. C'est d'ailleurs pour cette raison que, l'attitude opposée qui consiste en la liberté de pratiquer sa religion ou en le respect pour la conviction, l'opinion et la croyance, que l'on appelle communément la tolérance et la tolérance religieuse surtout n'ont apparu dans les sociétés que difficilement, tardivement et d'une manière fugitive.

D'ailleurs, cette expression même de tolérance religieuse ne date pas de loin. On sait par exemple qu'en Occident, le mot de tolérance n'est né qu'au XVI<sup>e</sup> siècle des guerres de religion entre Catholiques et Protestants (2). D'autre part, il ne fut connu par beaucoup de cultures et sociétés que quelques siècles plus tard. De sorte que, la plupart ne possédant pas un mot ou une expression

(\*) E.Ü. İlahiyat Fakültesi Öğretim Üyesi.

qui exprime cette idée de tolérance religieuse, ont dû adopter ce terme, ou bien elles furent conduites à faire le néologisme. De fait, en tant que sources des idées modernes de tolérance, le siècle de Lumières paraît occuper une place privilégiée, non seulement dans l'histoire occidentale, mais aussi, grâce à l'extention mondiale de la civilisation technologique et moderne, qui a aussi emmené avec elle ces idées toutes nouvelles de tolérance, dans celle du presque tout le monde entier.

Sous l'optique des idées que nous venons d'exposer, on peut déjà dire que la question de tolérance religieuse doit être avant tout un problématique moderne. Mais, il nous faudrait tout de suite remarquer qu'en vérité c'est à cause des conditions toutes nouvelles et spécifiques des sociétés modernes et pluralistes que le problème de tolérance y prenne une importance cruciale.

De fait, du point de vue des relations des communautés religieuses, puis qu'à travers toute l'histoire, les peuples ont existé dans un monde pluraliste et que cet état du pluralisme religieux a toujours posé des questions, alors on arrive à la conclusion que, dans l'antinomie classique de la vérité et de la liberté, le problème de tolérance ou d'intolérance religieuse s'enracine historiquement jusqu'aux temps immémoriaux de l'humanité.

Et d'autre part, à vrai dire, l'intolérantisme des religions n'est qu'une facette de la vérité. Car, les autres arguments que l'on peut tirer des textes sacrés de différentes religions, permettent à nous observer qu'il existe d'autres tendances qui laissent la porte ouverte à une tolérance religieuse. De ce point de vue, on peut donner, à titre d'exemple, le cas de Vishnouisme dont l'attitude tolérante constitue une caractéristique dominante, car il considère toute forme de religiosité comme l'une des innombrables voies du salut. D'ailleurs, alors que pour les formes orthodoxes des communautés religieuses le séctairianisme constitue toujours un point de rivalité; par contre, ce n'est pas seulement dans le Vishnouisme qui est une forme mystique de l'Hindouisme, mais aussi dans toutes les formes mystiques, la tolérance paraît constituer un trait constant (3). C'est ainsi par exemple que, Ernest Troetsch, qui est un spécialiste bien connu de la sociologie du Christianisme, en se basant sur des motifs pareils, arrive à la conclusion que, la mystique chrétienne, elle aussi, tend à exposer une attitude tolérante à l'égard de toutes les formes religieuses (4). Un autre

exemple de tolérance religieuse nous est donné par Zarathoustra, qui, ne considérant sa religion que la meilleur des autres, déclare qu'il existe bel et bien une piété digne de respect en dehors de sa communauté (5). Quant à l'attitude japonaise, elle est vraiment un exemple typique de tolérance religieuse. Car un japonais peut appartenir en même temps à plusieurs religions, en portant la conviction que ces religions se complètent (6).

On peut d'ailleurs multiplier les exemples tirés de différentes cultures et religions. Les déclarations solennelles du Coran, qui nous dit qu'«aucune contrainte en matière de religion» (II, 256) et que «Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté, mais il a voulu vous éprouver dans le don qu'il vous a fait. Chercher à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions. Votre retour, à tous, se fera vers Dieu; il vous éclairera, alors, au sujet de vos différences» (V, 48) ne laissent-elles pas les hommes libres de leurs choix. D'ailleurs, en ce sens, le Coran rappelle au Prophète lui-même que «Si ton Seigneur l'avait voulu, tous les habitants de la Terre auraient cru. Est-ce à toi de contraindre les hommes à être croyants alors qu'il n'appartient à personne de croire sans la permission de Dieu» (X, 99 - 100). Tous ces textes tirés du Coran, dont on peut d'ailleurs augmenter le nombre, n'invitent pas non seulement les croyants au respect des autres, surtout en matière de religion, mais aussi, ils considèrent comme un droit acquis de l'homme la liberté de croyance.

De tous ces exemples, nous sommes déjà en mesure de dire, à notre avis, qu'au sujet de l'attitude prise par différentes communautés religieuses, devant le phénomène du pluralisme religieux et le problème de respect envers les autres, il est une question d'interprétation que les fidèles et surtout les autorités de diverses religions se trouvent face à face. Par ailleurs, ce n'est pas seulement dans leur culture qu'on peut trouver de maints exemples et d'éléments de tolérance religieuse. Le cas de l'histoire religieuse du peuple turc et de sa culture en constitue à notre avis un exemple typique. Car étudiées de ce point de vue, l'histoire religieuse et la culture turques nous offrent de tas d'exemples de respect et de tolérance religieuse.

Bien sûr, ce n'est pas à dire que dans l'histoire turque on ne rencontre jamais des exemples de fanatisme et de disputes religieuses. Il en a existé encore aujourd'hui. A vrai dire, comme toute

société, la société turque aussi, en tant que réalité sociale et historique, était et est constituée par les multiples manières ou tendances convergentes et divergentes d'être qui, à différents degrés d'actualité, se combattent et se combinent. Mais, l'abondance des exemples de tolérance religieuse dans l'histoire turque, nous permet à tirer la conclusion que, dans le cas de la société turque et de sa culture, la lutte continue de ces tendances divergentes de tolérance et d'intolérance, n'a cependant pas empêché que la tolérance religieuse n'y constitue un trait constant voire même une tradition.

En effet, on y trouve maints exemples de tolérance religieuse, non seulement à l'époque islamique, mais aussi pendant la période pré-islamique. Et, il serait bien que nous exposions et montrerions en détail ces exemples de tolérance religieuse, qui nous conduisent à cette conviction. Mais nous n'avons ici ni le temps ni le lieu de faire cette exposition détaillée. Toutefois, un coup d'oeil rapide peut aussi nous donner l'occasion d'obtenir assez d'information sur l'exactitude de nos idées en cette matière.

#### **Tradition de Tolérance Religieuse Dans l'Histoire Turque de la Période Pré-islamique :**

Bien qu'à cause de rareté de documents, nos informations soient trop limitées sur l'histoire surtout religieuse des turcs anté-islamiques, nous sommes quand même en mesure de donner des exemples qui puissent nous conduire à avoir une idée exacte de leur attitude tolérante au sujet des religions étrangères. Nous pouvons déjà faire même le remarque que l'attitude traditionnellement respectueuse et tolérante des turcs prend en grande partie ses racines de l'esprit tolérant qui domine à cette époque anté-islamique. Car, presque tous les chercheurs qui ont étudié l'histoire religieuse turque de cette époque, ont été frappés par cet esprit tolérant. Ainsi, il est établi depuis longtemps par les altaisants qui ont étudié l'histoire, la culture et la religion des turcs et des mongols, que la tolérance était depuis longtemps une tradition de l'Asie Centrale, le pays originaire des turcs (7).

On sait qu'on nomme par le terme un peu vague et passe-partout de «Chamanisme» la forme religieuse la plus ancienne qu'on connaît des turcs. Car, constituée par une série de croyances et pratiques magico-religieuses où le chaman qui est, selon

Mircéa Eliade, un spécialiste en spiritualité, occupé une place primordiale, le chamanisme se trouvant en vérité dans plusieurs parties du monde, possède des formes diversifiées.

Quoi qu'il en soit, la forme qui appartient aux turcs, était fondée sur des croyances qui rendait ses adhérents disponibles au respect envers les croyances étrangères. C'est ainsi par exemple que la grande divinité céleste, si puissant, le «Tanrı» (Dieu) ou «Gök Tanrı» (Ciel - Dieu), n'étant pas en vérité un dieu tribal ou national, mais étant bel et bien le Dieu universel, c'est-à-dire le Dieu de tous les hommes et de l'univers tout entier, ils étaient emmenés à ne reconnaître que leur dieu universel mais sous un nouveau déguisement, dans les dieux des autres peuples et religions auxquels ils se rencontraient. En effet, dans leur histoire religieuse, on sait qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle les turcs ont commencé à entrer en contact avec des religions mondiales telles que le Bouddhisme, le Manichéisme, le Christianisme orthodoxe et nestorien et l'Islamisme. Et, dans toutes les divinités de ces religions, c'était leur dieu universel qu'ils se croyaient à se retrouver. Ce Dieu si puissant, n'était pas une vague entité abstraite. C'était un être qui existait réellement. Le Chamaniste était persuadé de la puissance agissante de sa divinité. Elle pouvait donner la protection ou châtier sévèrement. C'était elle qui donnait le pouvoir aux princes, qui assurait la pérennité d'une dynastie et qui pouvait prolonger la vie. Le fidèle la vénérait et la craignait à la fois. Quant au chaman, il avait le pouvoir d'influer sur la volonté divine et par conséquent sur la vie humaine. C'est pour cette raison, le fidèle craignait le chaman et lui attribuer des pouvoirs supra-normaux. Ce qui est intéressant, de notre point de vue, c'est que, entré en contact avec d'autres religions, comme il ne faisait pas de différence entre sa divinité et celles des autres, il ne faisait non plus aucune différence entre ses chamans et les prêtres des autres religions. Bref, le respect et la crainte des chamans, des prêtres et de Dieu qualifié d'Eternel, Très-Haut et Tout-Puissant, tout concourait à faire les turcs des tolérants et respectueux. C'est sans doute pour cette raison qu'après l'islamisation voire même de nos jours encore, les turcs et particulièrement les turcs de l'Anatolie attribuent ces pouvoirs supra-normaux à qui ils n'hésitent pas à s'adresser, pour demander la guérison, en certains cas de maladie et pour «la maladie de prêtre» (papaz marazi) plus particulièrement.

D'autre part, l'Asie Centrale se trouvant sur la grande voie de soie, était devenue trop tôt un lieu de passage et de rencontre des commerçants et missionnaires de diverses religions. Ces contacts permanents de différents cultes et doctrines devaient certainement engendrer aussi un climat de tolérance et de respect dans le pays des turcs. C'est d'ailleurs ainsi que la rencontre de grandes religions aux pays des turcs fut moins âpre que partout ailleurs. Les témoignages des voyageurs qui ont parcouru l'Asie Centrale sont assez convainquants sur ce sujet. Le franciscain Guillaume de Rubruck, par exemple, nous renseigne qu'il y avait dans la ville de Caracorum, douze temples d'idoles de différentes nations, deux mosquées et une église (8). Ce n'est pas seulement à Caracorum mais aussi dans d'autres villes du pays des turcs, il était possible de dénombrer les mosquées, les églises, les pagodes et les temples du feu, tous en mêmetemps. D'ailleurs, les voyageurs nous informent aussi qu'il y avait parfois de véritables conciles d'interreligions où les prêtres débattaient, les uns contre les autres, des supériorités de leurs dogmes. Il existe des manuscrits anciens rédigés en langues turques de ougour, où on se réfère au Chamanisme, au Bouddhisme, au Christianisme, au Mazdéisme, au judaïsme et à l'Islam. D'ailleurs, devant ces rivales d'importations, le Chamanisme, dont les dogmes étaient somme toute assez peu définis, a cédé du terrain et n'a pu survivre que sous des formes de croyances populaires, au sein des communautés nouvellement fondées. Parmi ces intruses, plusieurs, momentanément victorieuses, ont été oubliées. Telles le judaïsme, le mazdéisme et le christianisme nestorien. Selon al Mas'udi, chez les Khazars, dès le début du VII<sup>e</sup> siècle, le judaïsme est arrivé à se faire proclamer la religion d'Etat. Néanmoins, le chamanisme est demeuré dans les couches populaires; l'Islam et le christianisme ont pu faire des pénétrations. Chez les Ouigours de Tourfan et de Touen-houang, tandis que le manichéisme domine pour un temps, le vieux chamanisme continue aussi à se manifester, comme l'atteste l'épopée de Oguz Kagan. De même le judaïsme, le mazdéisme et surtout le bouddhisme ont aussi eu quelques dominations. D'ailleurs le bouddhisme avait déjà étendu son influence au temps de la première civilisation altaïque qui est celle de Hiong-nu. Néanmoins, un contact beaucoup plus précis eut lieu avec cette religion en 329, par voie de la dynastie de Tchao postérieurs. D'ailleurs, cette dynastie turco-mongole avait inauguré une grande série d'actes de tolérance, qui laissait libres le peuple dans le choix de sa religion. Les Türuk avait montré un bon

accueil au Bouddhisme. Nous apprenons de l'histoire de T'ong que Bilge Kaghan avait voulu construire une ville, la murer et élever des bonzeries et des monastères taoistes; mais Tonyuquq avait détourné l'empereur, en argumentant que «de Bouddha et Lao Tseu enseignent aux hommes la douceur et l'humilité; ce ne sont pas des sciences qui conviennent à des guerriers (9). La vie du grand pèlerin Hiuan Tshang montre aussi que ces religieux qui parcouraient l'Asie Centrale étaient reçus avec respect et l'honneur par les turcs (10).

L'Ambiance tolérante qui régnait au pays des turcs, l'avait rendu un lieu de refuge pour les opprimés. C'est ainsi que surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle l'Asie Centrale a maintes fois accueilli plusieurs sectaires du Manichéisme opprimés par Kisra ou par la dynastie abbaside et du Christianisme nestorien expulsés par l'Etat et l'Eglise Byzantins, lesquels ont de plus entrepris aux activités missionnaires et gagnés des convertis parmi les turcs (11).

Grâce à leur croyance à un Dieu universel qui leur rendait respectueux envers les autres croyances et communautés religieuses les turcs chamanistes étaient incapables de convoier une guerre de religion. Si, quelquefois ils donnèrent à la guerre un caractère en quelque sorte religieux, elle n'a jamais été dogmatique parmi eux. Elle était plutôt dirigée contre l'anarchie des steppes, pour répondre à un profond désir d'unité, à une volonté de paix universelle. Les activités de Gengis Khan dont les troupes étaient composées pour la grande majorité d'éléments turcs, nous en présentent des exemples frappants. Le conquérant et les altaïques qui l'entouraient, étaient des chamanistes. Mais, ils n'avaient d'autres ambitions que de guider ceux qui les suivaient, afin de maintenir l'ordre et faire régner la paix dans leur souveraineté universelle. Ils ne cherchaient aucunement à faire des adeptes (12). Mongha Khan compare les diverses religions aux différents doigts de la main et ajoute que «Dieu donne aux hommes divers chemins» (13). Dans la lettre d'Argun au Pape Nicolas IV en 1290, on disait que «La religion de Messie adore le Ciel et est vraie... Les gens entrés dans la religion chrétienne et qui comme vous ont un coeur vraiment sincère et qui sont prus ne contreviennent pas à la religion et aux ordres du Ciel Eternel» (14). Enfin, Marco polo nous dit que «Les tartares n'ont souci de savoir quel Dieu est adoré dans leur terri-

toires. Si seulement tous sont fidèles au Seigneur Khan et très obéissant; et payant le tribut fixé, et se maintenant bien en justice, de votre âme vous pouvez faire ce qu'il vous plaît» (15).

#### Situation Après l'islamisation:

Devenus lamaïstes, les héritiers de Gengis Khan ne peuvent plus guère servir pour étudier leur comportement en face des autres religions (16). Par contre, les turcs qui ont commencé surtout à partir du X<sup>e</sup> siècle, à se convertir en masses à convertir en masses à l'Islam, nous offrent encore de maints exemples de tolérance religieuse, que nous convainquent sur la subsistance chez eux de cette ancienne tradition après l'islamisation. Ce fait nous prouve aussi que, contrairement à ce qu'on dit parfois que les turcs étant bien islamisés, n'apportèrent rien ou pas grand chose de leurs traditions d'Asie Centrale dans le monde musulman, ils ont bel et bien gardé beaucoup de leur culture et tradition anté-islamiques.

Pour nous en convaincre et pour voir surtout la continuation de l'ancienne tendance de tolérance, passons rapidement en revue les exemples les plus frappants de respect en matière de religion que nous constatons pendant cette période qui s'étend jusqu'à nos jours.

D'ailleurs, les tous premiers convertis qui n'étaient que des mercenaires au service des califes, cantonnés dans leurs quartiers qui leur étaient réservés et ainsi frappés par l'interdiction de se mêler à la population locale, étaient emmenés par ce fait même à garder leur culture et traditions ancestrales, dont l'un des éléments constants fut en effet forte tendance à la tolérance. Comme dans leurs autres conversions, assimilant leur Dieu Eternel et universel à Allah qui est le Dieu de l'Islam, les turcs n'ont pas hésité à employer le nom de leur ancienne divinité pour exprimer le Dieu de l'Islam. C'est ainsi que non seulement dans plusieurs ouvrages ou textes littéraires, légendes, cantiques ou chansons populaires mais aussi dès les toutes premières traductions en langue turque du Coran que nous rencontrons le plus souvent le Mot de «Tanrı» pour exprimer le Dieu de l'Islam (17). D'ailleurs, ce n'est pas seulement le nom de Dieu, plusieurs autres termes religieux n'étaient usités que sous leurs appellations turques tels «uçmak» (le paradis), «tamug» (l'enfer), «yargu» (le jugement dernier) etc. Ce qui est intéressant c'est que c'est seulement dans les périodes toutes

récentes et surtout à l'heure actuelle qu'on voit certains prédicateurs de mosquée, épris de fanatisme, qui disent ou écrivent que le fait d'employer le mot de Tanrı» pour exprimer le Dieu de l'Islam serait un péché mortel. Néanmoins, la plus grande majorité de la population et surtout les masses populaires, imbus de leurs traditions et épargnées d'influences néfastes de ces fanatiques acharnés, ne faisant aucune différence entre ces noms de Dieu, se servent couramment de tous les deux. En tous cas, déjà au XII<sup>e</sup> siècle, Michel le Syrien citait parmi les facteurs qui ont joué un rôle essentiel dans l'islamisation des turcs, le fait que les turcs croyaient déjà avant l'Islam en un Dieu unique et qu'ils pensaient que c'est au même Dieu que les arabes croient aussi (18).

Les premiers états des turcs musulmans, Les Grands Seldjoukides et Les Seldjoukides de l'Anatolie plus particulièrement, ont établi de bonnes relations avec les communautés et états voisins non-musulmans de l'époque. D'autre part, emmenés avec eux leur tradition pré-islamique de tolérance à leur nouveau pays, ils ont en sus soigneusement observé les droits et les libertés que la loi de l'Islam accordait aux gens de livres, qui sont leurs citoyens. En effet, les Seldjoukides de l'Anatolie particulièrement ont traité tous les peuples qui étaient sous leur administration comme égaux de quelque croyance qu'ils soient. Ce fait constitue sans doute l'une des raisons fortes qui ont conduit à accueillir avec bienveillance, l'arrivée des turcs en Anatolie, par les syriaques, arméniens, juifs et voire même grecs orthodoxes qui étaient tous mécontents de l'Etat et de l'Eglise Byzantins, à cause du maltraitement et de l'oppression que ces derniers exerçaient sur eux. D'ailleurs, les chroniqueurs byzantins de l'époque eux-mêmes nous rapportent que, devant l'intolérance et la pression du règne byzantin, les syriens, les arméniens et les grecs se sont le plus souvent abstenus de se battre contre les turcs et voire certains ont même aidé à eux, dans leurs combats qu'ils faisaient avec les byzantins (19). C'est sans doute pour toutes ces raisons aussi que, pendant la conquête de l'Anatolie par Melikşah qui était le sultan seldjoukide de l'Anatolie, préféraient de leur gré à entrer sous la domination turque. D'ailleurs, grâce à sa politique de neutralité en matière de religion surtout, ce sultan est souvent loué par beaucoup de chroniqueurs chrétiens de l'époque. L'arménien Mathieu, Anili Samuel et les chroniqueurs géorgiens en sont des exemples typiques. Tous sont d'accord que Melikşah et son fils Berkyaruk étaient tellement bienveillants et respectueux envers leurs sujets

chrétiens (20). Les sultans seldjoukides traitaient aussi avec bienveillance leur sujet juif. En effet, c'est à cause de leur traitement respectueux que déjà au XII<sup>e</sup> siècle le voyageur Benjamin de Tudelle annonçait les turcs «des amis des juifs» (21). En tout cas, Michel le Syrien nous rapporte que, les turcs, venus en Anatolie, octroyaient une large liberté religieuse à toutes les communautés, de quelque croyance ou secte qu'elles soient. Ils ne pensaient jamais à une action d'intolérance (22).

Certes, il y eu aussi des guerres; des guerres saintes et des croisades. Et, il est probables que la violence a remplacé alors la bienveillance. Mais ces moments d'exaspération et de haine une fois révolus, presque, toutes les sources sont d'accord pour nous rapporter que ces sultans turca préféraient suivre la politique de neutralité et de tolérance ataviques. D'ailleurs, il serait préférables qu'on ne considère pas les périodes de conflit mais celle de paix, quand on veut juger sainement des rapports entre le pouvoir politique et la religion; ou des rapports entre les religions eles même.

En effet, l'époque de Seldjoukides de L'Anatolie et celle de Beilicat nous offrent maintes exemples de tolérance qui nous convaquent que durant ces périodes de l'histoire turque et de l'histoire religieuse des tures particulièrement, les différentes communautés religieuses ont vécu dans une grande atmosphère de liberté qu'elles n'avaient jamais trouvé sous la domination byzantine. D'ailleurs, pendant ces périodes, la plupart des activités commerciales et des professions de docteur ou commerçant, etc. étaient exclusivement exercées par les non - musulmans. Ils avaient les mêmes droits de porter plainte auprès de cours seldjoukides. Certains chrétiens avaient obtenu des postes importants dans les services de l'Etat et surtout dans l'armée (23). D'ailleurs, alors qu'à l'époque abbaside et même dans celle de Grand Seldjoukides les non - musulmans devaient porter des habits différents, les Seldjoukides de l'Anatolie les avaient aussi libre en cette matière (24). Enfin, les Seldjoukides remplaçant le régime féodal de domaine des byzantins par un régime terrien qu'on appelait «mirî» et qui laissait la terre sous le contrôle de L'Etat, réalisaient une justice sociale qui attirait les différentes communautés de l'Anatolie, qui étaient opprimés par les seigneurs byzantins (25).

Certes, il y avait aussi parmi les non - musulmans de l'Anatolie, qui possédaient des domaines privés et qui payaient le tribut

de «kharaj». D'autre part, «dhimmis» c'est-à-dire les gens de livre, étaient obligés de payer aussi leur «djizye» qui consistait en un impôt que la loi musulmane imposait sur eux. Enfin, ce sont les Seldjoukides qui ont institué une organisation appelée «igdish» qui se ressemblait à l'institution de «prélèvement» (devşirme) des ottomans et qui consistait en la prise de petits garçons indigènes, afin d'instituer un corp militaire. Toutefois, les historiens nous rapportent qu'il ne faut pas exagérer leur nombre et qu'il serait éronné de dire que les Seldjoukides de l'Anatolie aient poursuivi une politique d'islamisation. Par contre, beaucoup sont d'accord sur le fait que leur politique de tolérance devait attirer certain non - musulmans à l'Islam (26).

D'ailleurs, l'ambiance tolérante réalisée en Anatolie de l'époque seldjoukide, n'avait pas tardé à trouver ses échos dans le domaine de la culture religieuse. Ainsi, la fréquence de bonnes relations entre les diverses communautés religieuses, s'était terminée en la sacralisation commune de différentes endroits du pays par les chrétiens et les musulmans à la fois, et en une création d'une sorte de symbiose religieuse entre les chrétiens et les musulmans, ou au moins d'une culture religieuse commune. C'est ainsi par exemple que, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, à Obruk, dans la région de Aksaray, certains statues et squelettes momifiés sont considérés comme sacrés et visités par les fidèles de deux communautés. Il existait et il existe encore aujourd'hui à Kayserri (Césarée de Capadoce) des lieux sacrés de pèlerinage similaires. «Hacetpinari» qui setrouve à Ağırnas, tout près de Kayseri en constitue à notre avis un exemple typique. De même, l'Eglise Commenos qui se trouvait à Sivrihisar, en était un autre exemple. Ce qui est intéressant C'est que ce ne sont pas seulement les chrétiens ou les musulmans, mais les fidèles de deux communautés à la fois se formaient leurs mythes propres autour de ces endroits sacrés (27). Dans certains endroits, la sacralisation se fonctionnait côte à côte. Ainsi, tout près d'un lieu de pèlerinage chrétien il se trouvait un endroit sacré des musulmans. Dans les villages de Sinop, il en existait beaucoup d'exemples. Enfin, les chrétiens visitait les mosquées célèbres par leur miracles; tandis que les musulmans faisaient les pèlerinages aux monastères et églises où se trouvaient les icônes qui guérissaient les maladies. C'est surtout dans les régions de Karamanie que de telles interférences ont été fréquentes (28). Ces interférences, ont en trouve aussi des exemples dans les fêtes coutumières de deux communautés. Certains influences réciproques

qu'on constate dans les fertilités de «Hidirellez» et celles de Pâquus en constitue à notre avis des exemples typiques.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans le domaine de la culture religieuse populaire, mais celui du mysticisme aussi on trouve les échos de cette ambiance tolérante. En effet, on trouve à cette époque beaucoup de types mystics, qui ne nous parlent que de tolérance religieuse et d'humanisme et qui font des interprétations tolérantes et humanistes de la religion. Des mystiques comme Yunus Emre, Mevlâna, Hacı Bektaş-ı Veli et Sarı Saltuk en sont les représentants les plus importants. Yunus Emre dit par exemple que «Tu ne peut aimer Dieu que si tu peut aimer soixante - douze peuples (religions).» Quant à Mevlâna, il commençait à son célèbre Mesnevî, en se plaignant des différences. D'ailleurs, ce dernier avait des adhérents chrétiens orthodoxes (29). Enfin, bien que la loi musulmane interdise le mariage d'une musulmane avec quelqu'un qui ne l'est pas, le fait qu'il y eu des mariages entre les femmes musulmanes et des hommes chrétiens (30), nous montre, à notre avis, le degré de bonnes relations qu'avait institué l'ambiance tolérante de cette époque. Cette tolérance, au sujet surtout des mariages, ne trouve-t-elle pas ses échos dans les chansons populaires qui sont encore aujourd'hui vivantes à travers la société turque de l'Anatolie actuelle?

Avant de passer, à l'examen rapide de la période Ottomane, de notre point de vue, il serait illustrant que nous fassions quelques remarques concernant notre sujet, la situation des autres états et pays turcs de l'époque.

Spuler, à qui nous devons une importante étude sur la Horde d'Or, conclut par ces mots que «C'est particulièrement chez elle que la tolérance religieuse était largement appliquée et elle n'a jamais subi de violation de la part du souverain» (31). Cette conviction de Spuler est d'ailleurs fortifiée par le fait qu'il existe de nombreux édits, semblables à ceux de Chine, promulgués par des princes musulmans turcs de cet état.

Nous trouvons une autre continuation de la tolérance ancestrale des turcs aux Indes. En effet, l'Empire fondée par Babur qui, malgré le nom de «Mongol» que les européens donne à son empire sans doute en souvenir gengizkhanide, était en vérité un turc, nous donne des exemples remarquables sur la neutralité religieuse des

turcs, par l'intermédiaire de ses princes. Le cas de Akbar (1542 - 1605) et celui de son successeur Jahangir (1605 - 1627) en sont vraiment des exemples illustrants. On sait que c'est le premier qui est célèbre, à cause de son essai d'une sorte de syncrétisme religieux. On sait aussi qu'on a avancé plusieurs hypothèses concernant cette tentative de syncrétisme appelée «Religion Divine» (Din-i Ilâhî). Bien sûr, il n'est pas lieu ici de discuter la validité de toutes ces hypothèses qui essaient d'expliquer les origines de cet essai. En tout cas, ce qui est sûr c'est qu'il était une expression typique de tolérance religieuse sans doute héritée de ses ancêtres turcs. Ainsi, tolérant en matière de religion, Akbar était incapable de concevoir une guerre de religion ni même une suspicion quelconque contre les tenants des autres doctrines. Une liberté religieuse presque complète s'est instituée sous son égide et tous les représentants de différents cultes jouirent d'égaux droits. Une maison d'adoration, Ibâdat khâna, inaugurée par lui devint un lieu de réunions interconfessionnelles. Musulmans sunnites et chiites, philosophes hindous, professeurs jains, prêtres parsis, juifs, sikhs et chrétiens s'y rencontraient pour discuter de leurs dogmes; ce qui fait penser à ceux tout semblables qui mettaient aux prises taoïstes et bouddhistes sous le souveraineté de Khoubilai. De plus, lui aussi, avait émis des décrets qui suspendaient des taxes pour les religieux, tel celui de 1563 sur les pèlerins hindous; qui rappelaient les innombrables exonérations d'impôts accordées par la dynastie Yuan de Chine (32).

La période ottomane nous présente aussi des exemples typiques au sujet de la question de tolérance religieuse. Et, ce qui frappant une fois de plus, c'est que là aussi on trouve beaucoup de similitudes avec les faits pré-islamiques. Ce fait nous prouve aussi à notre avis que nous sommes encore une fois en présence de la continuation de tolérance traditionnelle des turcs. D'ailleurs, la souveraineté ottomane étant fondée sur l'héritage seldjoukide surtout de l'Anatolie, comme ces derniers, l'administration ottomane avait aussi pris le chemin de poursuivre la politique de tolérance et de respect envers les différentes croyances et communautés religieuses.

Bien sûr, en tant qu'un état islamique avant tout, les ottomans ne faisaient qu'appliquer la loi islamique concernant les non-musulmans. Et selon cette loi, ces derniers devaient payer le djizye et s'ils sont possesseurs de domaines, le kharaj. Par contre,

les dhimmis étaient exemptes de service militaire. D'ailleurs, beaucoup de professions telles que celle de docteur, d'architecte, de traducteur, de joaillier et même celle de diplomate étaient presque dans leurs exclusivité. Ils dominaient la vie commerciale du pays depuis la période seldjoukide. On pouvait dire que les citoyens turcs du pays étaient en vérité sous la domination des non-musulmans, puis que les turcs ne faisaient que gouverner le pays, faire le service militaire et les activités de la campagne.

En fait, dès son commencement l'état ottoman était paru sympathique aux chrétiens orthodoxes. Le fondateur de l'état ottoman, le sultan Osman avait institué de bonnes relations avec ses voisins chrétiens. De sorte que, ces derniers se collaboraient avec lui, lors des conquêtes que le sultan effectuait aux environs. A mesure que les frontières du jeune état se grandissaient, le nombre de ses sujets chrétiens augmentait. Et, devant la liberté religieuse que l'état ottoman fournissait aux fidèles de quelque religion ou secte qu'ils soient, beaucoup préféraient vivre sous leur domination. On sait par exemple que les serbiens avaient préféré l'administration turque à celle de Hongrie; car, alors que la première promettait à eux une liberté religieuse, les derniers avaient l'intention de les faire catholiques par force (33). C'est d'ailleurs à cause de cette tolérance et les autres avantages de l'administration turque que, lors de la conquête d'Istanbul, le patriarche grec disait qu'au lieu de voir le bonnet de cardinal à Istanbul, je préfère y voir le turban ottoman». D'ailleurs, dès qu'il s'est rendu maître de la cité byzantine, Mehmet II exigea qu'un patriarche orthodoxe fut intronisé. On attribuait au nouveau nommé l'autorité spirituelle et civile, sur tous les chrétiens de rite grec. Car, comme le droit ottoman est basé sur les principes Coraniques et par conséquent n'est pas applicable aux non-musulmans, les évêques tribunaux ecclésiastiques recevaient compétence pour tout ce qui, du côté turc, était réglé par la loi religieuse: mariage, divorce, succession; par extension, ces tribunaux acquièrent bientôt une certaine compétence en matière pénale. Plus tard, le souverain organisa sur le même modèle un patriarcat arménien à Istanbul et lui donna des privilèges égaux. Il accorda enfin aux églises syriaque et juive une constitution similaire. Il nous semble sans doute, impossible de ne pas mettre en rapport ce souci d'organisation des églises et autres communautés religieuses non-musulmans et de leur accorder une liberté religieuse, des sultans ottomans avec ses semblables que nous rencontrons dans les autres états ou dynasties turcs.

C'est ainsi par exemple que, l'historien arménien Tchamehcan nous apprend que les mongols nommèrent un certain syrien Siméon comme commandeur et administrateur des chrétiens d'Arménie, de Géorgie et peut-être de Syrie (34). Gengiz Khan, lié d'une grande amitié avec Tchang Tchouen et de surcroît assez ignorant des choses chinoises, pour ne pas bien distinguer entre taoïstes et bouddhistes, avait nommé ce religieux à la direction générale dans l'empire de deux églises (35).

L'égalité entre les musulmans et les non-musulmans et la liberté dans le domaine de la croyance et de la pratique religieuses que l'administration ottomane accordait à tous ses sujets, avait attiré l'attention des juifs opprimés en Europe. C'est ainsi qu'un juif appelé Isak Zarfati, qui s'était installé en Turquie, avait au XV<sup>e</sup> siècle les juifs de Hongrie et de l'Allemagne de venir en Turquie. Opprimés en Espagne et en Italie les Juifs s'émigraient et trouvaient un refuge accueillant en Turquie vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle. A vrai dire, ils n'y trouvaient pas seulement une ambiance tolérante, mais encore, ils obtenaient des positions et prestiges importants dans l'administration et dans la vie économique de l'Empire. De même, la tolérance turque, n'avait-elle pas engendré le désir de se réfugier en Turquie, chez les protestants et les adhérents des autres sectes chrétiennes de l'époque, opprimés par le Pape et par la dynastie de Habsbourg. Enfin, on sait que les kazaks pressés par l'Eglise russe avaient eux aussi trouvé la liberté religieuse dans l'Empire Turque de l'époque. Sous l'administration turque toutes ces communautés religieuses ont pu exercer dans une grande liberté les exigences de leur foi. Ils ont bâti de leur gré leurs édifices religieux exemptes de taxe et ont librement effectué leur éducation et enseignement religieux.

On put sans doute augmenter les exemples et faire des descriptions détaillées pour montrer plus clairement l'attitude tolérante qui dominait dans les états turcs de différents lieux et époques. Mais les raisons que nous avons déjà mentionnées, nous obligent de ne nous contenter qu'de citer des exemples frappants. D'ailleurs, comme nous l'avons remarqué au début, si l'époque de Lumières constitue la source des idées modernes de tolérance et si Voltaire peut être considéré comme l'un des pères de ces idées, contre l'intolérance et le fanatisme qui s'élevaient en Europe, celui-ci n'avait-il pas senti le besoin de donner l'exemple de tolérance qui régnait dans le pays des turcs. En fait, on connaît bien d'autres penseurs

et voyageurs européens parmi lesquels se trouvent Campanella, J. Bodin, Gibbons, etc, qui, comparant la situation de leur pays avec celle de la Turquie de l'époque, témoignent de l'estime pour la tolérance turque en matière de religion (37). Remarquons aussi qu'en étudiant la situation de l'Empire Ottomane, un historien turc arrive à la conclusion qu'en matière de religion et des droits civiques le régime ottoman s'était approché par beaucoup au laïcisme (38). Enfin, les pays de Balkans, restés pendant un demi millénaire sous la domination turque, une fois que ces derniers es retirèrent, ces pays ne restaient-ils pas encore des terres chrétiennes?

D'ailleurs, s'il est exacte que la liberté religieuse n'est pas un vêtement qu'on peut quitter ou changer et qu'il fait partie de la nature de l'homme, et d'autre part, si la tolérance ne saurait aller sans une séparation du politique et du religieux qui, dissolvant les mélanges pervers, donne à chacun des deux ordres une plus incontestable authenticité, il serait intéressant, pour notre sujet, de faire la constatation que, parmi les pays musulmans, c'est la Turquie de Mustafa Kemâl Atatürk, seule, qui a opté pour le laïcisme. Reconnaissons aussi que l'attitude neutre d'un gouvernement devant le problème religieux constitue, à notre avis, un facteur important pour une plus grande tolérance. Car on sait que le fanatisme n'est le plus souvent excité que par les hommes politiques qui s'en servent pour leur besoin. D'autre part, la Turquie s'est ralliée aussi à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, qui réaffirme la liberté religieuse de tout homme. D'ailleurs, depuis le commencement de la République, la liberté religieuse est garantie par la Constitution, pour tout citoyen turc, de quelque croyance qu'il soit. Et, dans tous ces faits nous voudrions bien voir l'expression de respect et de tolérance traditionnels des turcs.

Bien sûr, devant tous ces exemples, il serait étonné de penser que la société turque fut et est aujourd'hui parfaitement respectueuse et tolérante en matière de religion. En vérité, bien que dans la culture turque la tolérance religieuse constitue un élément constant et une tradition ancestrale, comme nous l'avons remarqué plus haut, il y eu et il ya encore aujourd'hui des fanatiques; et à vrai dire, un examen objectif de la matière exigerait aussi l'analyse en détail de la contrepartie. Néanmoins, les exigences de ce travail, ne nous permettant pas à un traitement aussi vaste et détaillé, grâce aux constatations que nous avons effectuées soit lors

de nos enquêtes sur la société actuelle de la Turquie soit à travers l'histoire turque, nous pouvons dire que, dans cette société et dans sa culture, la tendance au respect et à la tolérance envers les autres était toujours et est encore aujourd'hui plus forte qu'à celle de l'intolérantisme. Il est à noter aussi qu'en générale les masses populaires ayant toujours un penchant plus fort à la tolérance et au respect, -car c'est parmi eux qu'on a vu à l'époque seljoukide et ottomane et on voit encore aujourd'hui certains turcs, qui, tout en étant musulman sincère et pratiquant, n'hésitent pas à s'adresser aux prêtres chrétiens ou bien à visiter les édifices religieux non - musulmans (39)- ce sont les groupes, agents ou mouvements fanatiques associés à l'action politique ou à une éducation basée sur une interprétation erronée de la religion, qui ont excité et excitent encore les masses populaires à l'attitude opposée, qui engendre le fanatisme. Ce qui prouve à nous une fois de plus, qu'en matière de religion tout dépend, dans une grande mesure, de l'interprétation et de l'éducation.

#### D I P N O T L A R

- (1) Dictionnaire des Religions, Paris, PUF, 1985, p. 1709.
- (2) Voir : A. Lalande, Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie, Paris, PUF, 1980, p. 1133.
- (3) Voir : G. Menshing, Sociologie Religieuse (trad. française de P. Jundt, Paris, Payot, 1951, p. 304 - 305.
- (4) E. Troeltsch, Ausätze zur Geistesgeschichte und Religionssoziologie, Ges Werke, Tome, VI, p. 187.
- (5) R. P. Masani, Le Zoroastrisme, Paris, Payot, 1939, p. 42.
- (6) Voir : A. Lalande, op. cit., p. 1136.
- (7) J. P. Roux, L'Islam en Occident, Paris, Payot, 1959, p. 108.
- (8) The Journey of William of Rubruck to the eastern parties of the world as narrated by himself, translated and edited by W. W. Rockhill, London, 1900, p. 221.
- (9) R. Grousset, l'Empire des Steppes, Paris, Payot, p. 159 - 160.
- (10) Chavannes, Documents sur les Tou-kiou (Turcs) Occidentaux, St.-Petersbourg, 1903, p. 192.
- (11) Voir : Ibn an-Nadim, Al-Fihrist, p. 471 - 472; L. Bréhier, Vie et Mort de Byzance, Paris, A. Michel, 1969, p. 28.
- (12) J. P. Roux, La Religion des Turcs et des Mongols, Paris, Payot, 1984, p. 113 - 114.
- (13) Chavannes, Inscriptions et Pièces de Chancellerie Chinoise de l'époque Mongole, T'oung Pao, 1904, p. 383.
- (14) Mostaert et Claves, Trois Documents Mongols des Archives secrètes Vaticanes, Harvard Journal of Asiatic Studies, 1952, p. 451 - 452.
- (15) Marco Polo, la Description du Monde, Louis Hambis, p. 21.
- (16) J. P. Roux, l'Islam en Occident, Paris, Payot, 1959, p. 118.

- (17) Voir par exemple le Commentaire du Coran en Turc de Kastamonie, rédigé vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou Celui de Muhammed b. Hamza, (Début du XV<sup>e</sup> siècle) préparé pour l'édition par A. Topaloğlu, İstanbul, 1976, s. vol.
- (18) Cité par O. Turan, Türk Cihan Hakimiyeti Mefkûresi, İstanbul, 1978, p. 226, de Chronique, III, p. 156 - 157.
- (19) Voir : J. Laurent, Byzance et les Turcs Seldjoukides jusqu'en 1081, Nancy, 1913.
- (20) Cité par O. Turan, op. Cit., p. 460-461, de MATHIEU, Chronique, p. 172, 196, 201; Tables Chronologique, tr. M. Brosset, St. Petersbourg, 1876, p. 451, 455; Histoire de la Géorgie-I, 349.
- (21) Benjamin de Tudele, Voyage, p. 82, 85.
- (22) Voir : Michel le Syrieh, Chronique, II, p. 222.
- (23) M. Akdağ, Türkiyenin İktisadi ve İçtimai Tarihi, Ankara, 1959 I, p. 9.
- (24) H.G. Yurdaydın, Non-muslims in Muslim Societies, p. 3.
- (25) O. Turan, op. Cit., 1978, p. 485-498.
- (26) O. Turan, Selçuklular ve İslâmiyet, İstanbul, 1971, p. 62.
- (27) Voir : Ibn Batuta, I, p. 338, 343, 347, 354, 355.
- (28) C.C. Guinescau «Les livres İmprimés à Bucarest» in Revista Istorica Romana, 1945, Vol. XV, Farsc. III, p. 282.
- (29) Eflâki, Menakıb, II, p. 721, 795.
- (30) Voir : O. Turan, Türk Cihan Hakimiyeti Mefkuresi, p. 508.
- (31) Cité par J. P. Roux, op. cit., p. 119 de Spuler, p. 225.
- (32) İbid. p. 119 - 120.
- (33) O. Turan, op. cit., p. 518.
- (34) J. P. Roux, op. cit., p. 120.
- (35) Chavannes, Inscriptions, O.C., p. 372 - 373.
- (36) H.G. Yurdaydın, op. cit., p. 4.
- (37) Voir : K. Bilgegil, Rönesans Edebiyatında Türk Takdirkârlığı, Erzurum, p. 67 et suiv.
- (38) M. Akdağ, op. cit., II, p. 57.
- (39) Voir : C.C. Guinescu, op. cit., p. 282; M. Akdağ, op. cit., I, p. 69.